

9^{ème} Chapitre de l'Abbé Général M-G. Lepori OCist pour le CFM - 03.09.2014

On pourrait faire toute une recherche dans la règle de saint Benoît, pour voir comment pour lui la véritable faute du moine, la véritable négligence, le véritable péché, comme je le disais l'autre jour, c'est toujours de se cacher du Seigneur, comme Adam après le péché. Le véritable péché n'est pas que nous soyons pécheurs, mais que nous nous cachions du Père miséricordieux qui nous cherche pour nous pardonner et nous aimer. Cette recherche dans la Règle, vous pourrez la faire vous-mêmes, non pas tant dans le texte qu'en vous regardant vivre dans votre communauté. Combien de fois et de combien de manières nous nous cachons, nous ne nous laissons pas trouver par le Seigneur. Pensons à toutes les pensées négatives, irréalistes et orgueilleuses, au murmure intérieur que saint Benoît condamne si fortement. Pensons à la manière dont nous nous dérobons souvent à ce que nous demande la communauté, ou un seul frère ou sœur, ou l'hôte, ou le malade, en somme au Christ qui nous demande amour et attention dans le prochain. Pensons à toutes les fois où nous nous cachons de la présence de Dieu dans l'Office divin, l'Eucharistie, avec toutes les distractions que nous avons. Pensons à toutes les fois où nous nous cachons de la Parole de Dieu par notre négligence à l'écouter et à la méditer. Pensons à la manière dont nous nous cachons de tout ce que les supérieurs ou la communauté attendent de nous, par notre attitude fermée, notre caractère, nos activités ou fainéantise préférées...

Penser à tout cela comme une manière de "se cacher du Seigneur" est une bonne aide, cela nous aide à poser un jugement juste sur la manière dont nous vivons, et cela nous aide aussi à comprendre ce que peut être notre salut, le chemin que nous devons faire pour sortir de notre cachette et nous laisser trouver par le Seigneur. Lorsque nous nous laissons trouver par Dieu, juste comme nous sommes, même laids et sales, c'est Lui qui nous change. Nous cacher empêchait le Seigneur de nous transformer par la lumière de son Visage, par le don de son Cœur.

"Tu as ravi mon cœur,
ma sœur, ma fiancée,
tu as ravi mon cœur
d'un seul de tes regards !" (Ct 4,9)

Quand, priant les Vigiles sur le Calvaire à Jérusalem, je me suis entendu dire par le Christ crucifié cette phrase du Cantique, j'ai senti naître en moi un grand silence, et un profond sens du Mystère. C'était comme être tout à coup au cœur de la question, au cœur de la vie, au cœur de l'humanité, au cœur de Dieu, au cœur de tout. La Basilique du Saint-Sépulcre est un endroit incroyable, où, en un certain sens, il y a de tout et il arrive de tout. Ayant pu vivre dans la communauté franciscaine pendant une dizaine de jours, il m'a semblé que cet endroit est le point où tout ce qui se passe dans le monde se rencontre dans une unité tendue, un peu comme après une opération tout les tissus du corps tirent sur la plaie, cousue et ouverte à la fois. Une tension saine, celle entre les confessions chrétiennes au Saint Sépulcre, saine parce que, si on la sent, c'est dû au fait qu'on

est là, présents, et qu'on s'y "touche"; bon gré mal gré, on est là ensemble, et le centre du monde et de la foi ne peut être déplacé, divisé, comme lieu, comme point. Peut-être qu'on emporte des tonnes de roche du Calvaire et du Saint-Sépulcre, mais le lieu, le point de l'évènement, reste là. Peut-être seulement symboliquement, mais il y reste. On peut déplacer tout ce qu'on veut, mais le lieu ne se déplace pas. Et tous, si nous voulons rester là, dans un endroit tellement précis et ponctuel, nous sommes obligés, bon gré mal gré, de rester ensemble. On peut se quereller, se battre et même échanger des coups pour conquérir de l'espace, ou plutôt du temps dans l'espace, mais on doit se tenir là, et en se tenant là on est à côté de l'autre, on est exposé à la rencontre avec l'autre, parfois au conflit. D'ailleurs, j'ai expérimenté en ces jours qu'il y a beaucoup plus d'harmonie et de fraternité entre les confessions chrétiennes que ce qu'on veut faire croire. Lorsque cette phrase du Cantique m'a frappé, entre autres choses je m'étais sans m'en rendre compte assis sur une chaise réservée à un moine orthodoxe, un véritable ours, au physique et au moral, mais qui m'avait gentiment laissé tranquille. A côté se succédaient fiévreusement les Messes que les catholiques, les différents groupes de pèlerins, peuvent et doivent célébrer pendant ces heures. Au milieu de toute cette "confusion" religieuse, cette phrase a comme recentré le centre, et l'a aussi personnalisé. Il ne s'agissait plus de sièges, de lieux, de pierres ou de chaises, ni seulement d'autels. **Au centre du monde il y a Quelqu'un qui vit, meurt et ressuscite pour nous donner son Cœur.**

Et tout de suite je me suis dit : mais combien je demande peu au Christ ! Combien peu je laisse le Christ me faire un don ! Je prie, je travaille, je médite, je lis, je rencontre des gens, je célèbre l'Eucharistie tous les jours, je récite ou chante fidèlement l'Office monastique ; je suis baptisé, confirmé, moine, prêtre, abbé, je vis en communauté depuis près de 36 ans, d'abord comme laïc et ensuite au monastère... Et combien peu, dans tout cela, je demande au Christ, combien peu je Le laisse me donner quelque chose, combien peu je Le laisse Se donner à moi !

Et voici que tout d'un coup, Il me dit – et j'aurais pu ne pas entendre encore une fois, cette parole du Cantique, lue qui sait combien de fois et peut-être même méditée –, Il me dit que son Cœur est à ma disposition, est à portée de main, et même qu'il suffit d'un regard pour le prendre, pour le "ravir". Ce sont toutes des images, même celle du cœur, mais elles expriment l'essence de l'expérience chrétienne, de l'évènement chrétien, et comme la source de tout le reste. Une source qu'il est urgent de retrouver, qu'il est toujours urgent de retrouver. Je m'en aperçois en visitant les monastères, en rencontrant des moines et moniales de différents pays et cultures, de nombreux laïcs et aussi des prêtres et des évêques.

On dit souvent que nous avons besoin de spiritualité. Comme je l'ai déjà dit, je préfère dire que dans l'Eglise, nous avons besoin de **mystique**, c'est-à-dire de *retrouver un niveau et une dimension de l'expérience de Dieu et de la foi, et de nous-mêmes, qui puise au point gratuit et jaillissant de l'auto-communication de Dieu à l'humanité dans le Christ mort et ressuscité pour nous.*

Il y a besoin de mystique dans la manière de vivre les sacrements, la communion fraternelle en communauté, la mission, le ministère, la *lectio divina*, le témoignage, dans la manière de vivre tous les aspects de la condition humaine que le Christ est venu sauver, transfigurer en possibilité de vie éternelle en cette vie. Nous avons besoin de quelque chose qui enflamme tout cela, de nous focaliser sur le point à allumer pour tout embraser. En d'autres termes, il y a besoin, nous avons besoin, de rencontrer Jésus-Christ et de vivre une communion avec Lui qui permette à Sa vie de devenir la nôtre, à Son amour d'être le nôtre, à Sa prière d'être notre prière.

Évidemment, je ne parle pas de choses nouvelles. Saint Jean, saint Paul, saint Pierre, les Évangiles, nous rappellent cela depuis 2000 ans, pour ne rien dire des Psaumes, des Prophètes. "J'ai été crucifié avec le Christ. Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. Il n'est pas question pour moi de rejeter la grâce de Dieu." (Gal 2,19-21).

Cette expérience, certains peut-être la font surtout dans les sacrements, d'autres peut-être surtout en méditant la Parole de Dieu, d'autres dans la charité fraternelle, d'autres en passant par l'épreuve de la maladie, de la fragilité, du péché pardonné...

Mais lorsque Jésus nous dit : "Tu as ravi mon cœur d'un seul de tes regards", je pense que nous pouvons voir dans ces mots comme la description de l'*expérience mystique fondamentale* qui sous-tend toutes les dimensions et formes de la rencontre et de la relation avec le Christ qui vit en nous. C'est pourquoi il vaut la peine, je crois, d'essayer de l'approfondir.